

Loïs Artman

(pronom: iel + neutre)

Je m'appelle Loïs Artman et j'ai 57 ans

J'ai eu une petite enfance heureuse. Parmi mes premiers souvenirs se mélangent ceux de ma première peluche, de mon amie d'enfance et de Kiwi, mon chat, au milieu de nombreux autres cadeaux dont me couvraient mes parents, Marie et Patrick.

L'un des souvenirs les plus précis de cette enfance heureuse était pendant le CP, lorsque mes parents m'ont emmené·e à Disneyland. Ce moment était magique, je me souviens de ce que me disait mon père, qu'il avait peur que mes yeux tombent tellement je les écarquillais. Si j'avais su ce qui allait nous tomber dessus.

Le confort et la joie ont vite été remplacés par la précarité et la souffrance. Du jour au lendemain, ma mère a pris toutes ses affaires, l'argent de la famille, et est partie. On a dû se serrer la ceinture avec mon père. Ce n'était plus aussi simple qu'avant mais on arrivait quand même à vivre. Depuis ce moment-là, mon père est devenu beaucoup plus autoritaire et désagréable, il ne parlait plus que pour faire des reproches ou dire des banalités inintéressantes. Ça a été d'autant plus dur que Kiwi est mort peu de temps après.

En 6ème, j'ai enfin trouvé un moyen pour éviter d'interagir avec mon père : les jeux vidéo. Je pouvais m'isoler des heures dans ma bulle à découvrir les univers de *Minecraft*, *Call of Duty*, ou *League of Legends*.

En 4ème, je me suis mis·e à faire quelques bêtises avec mes amis. Je me suis mis·e à fumer quand j'étais avec eux, et le cachais à mon père. J'avais même une collection des différents paquets. On est aussi allé défoncer des meubles dans une usine abandonnée et même allé jeter des pétards dans la cave d'une grand-mère. Mais au moins j'arrivais à continuer à travailler sérieusement pour obtenir mon métier de rêve, à l'époque déjà je voulais devenir journaliste d'investigation, et ça n'a pas été en vain. Avec un peu de chance, ça pouvait aussi m'éviter d'avoir un métier du bureau ennuyant comme celui de mon stage de 3ème. Le seul point positif de ce stage est que j'y ai rencontré Gwen, iel a été maon premièr·e petit·e ami·e.

Le lycée se passait de manière banale, je continuais à fréquenter la même bande, à passer pas mal de temps avec Gwen, et à m'engueuler avec mon père. Je passais aussi beaucoup de temps perdu·e dans mes pensées, une cigarette à la main, à refaire le monde.

Mais ce monde s'est écroulé le jour où mon père m'a annoncé son cancer du poumon, en plein milieu de mon année de Terminale. Ce qui m'a le plus marqué·e est que le lendemain, on a parlé de ce sujet en cours de bio. En rentrant chez moi, j'ai jeté mon paquet de cigarettes dans la première poubelle et n'y ai plus jamais touché. Je ne veux pas faire subir ça à mes enfants.

La santé de mon père s'est très vite dégradée, le cancer était déjà trop développé lorsqu'il a été détecté. J'ai passé la fin de l'année scolaire à son chevet. Mes résultats ont chuté avec mon moral. Finalement j'ai quand même réussi à avoir mon bac de justesse. Gwen m'a largué·e peu après. Iel trouvait que je ne passais plus assez de temps avec ellui. C'était vrai mais je n'y pouvais rien. Moi aussi j'en avais marre de devoir subir tous les jours la souffrance de mon père et son sourire de celui qui se veut rassurant mais n'y croit plus.

J'ai enduré les visites à l'hôpital, les mauvaises nouvelles des médecins et le désespoir pendant un an. Puis, à 19 ans, j'ai rassemblé toutes mes économies de quelques petits boulots, j'ai fait mes bagages et je suis parti·e en Australie. Je voulais changer d'air et mettre le maximum d'espace entre mon père et moi. Je n'imagine pas à quel point ça a dû lui faire de la peine...

J'ai recentré ma vie sur moi-même. Ma vie en Australie n'avait rien à voir : voyager de ville en ville, vivre de petits boulots, profiter de paysages magnifiques, passer mon temps au soleil, faire de nouvelles rencontres... Mais honnêtement, ce n'était pas les meilleures années de ma vie. Pendant les trois ans où j'ai pu prolonger mon visa je n'ai pas fait grand-chose de significatif. Mes petits boulots étaient plus fatigants ou dégradants qu'autre chose : livreuseuse, nettoyeuse de toilettes publiques, serveuse chez McDo... Ils ne servaient qu'à payer mon séjour et mes cuites du week-end. Niveau amour, c'était pas mieux. J'ai enchaîné les histoires courtes, et qui finissent mal. Je me sentais à côté de la plaque. À part avec une femme, très gentille et tendre qui s'appelait Léa. Cette relation est celle qui s'est le plus rapproché d'une relation saine pour moi à l'époque, mais ce n'était apparemment pas fait pour durer, alors on s'est séparé·es en bons termes.

Finalement, peu après avoir fêté mes 22 ans, j'ai reçu un appel de l'hôpital en France. J'ai pris le premier avion pour rentrer et je suis arrivé·e 2 jours plus tard, 2 jours trop tard. Je n'ai pas pleuré à l'enterrement de mon père. Je m'en voulais trop. Il m'a fallu trois mois pour enfin le pleurer. Trois mois à me demander ce que je lui aurais dit si j'avais été à ses côtés quand il est mort.

J'ai repris ma vie en France. Toujours aussi insipide, mais avec l'exotisme en moins. Mêmes boulots nuls, à distribuer le 20Minutes ou être serveuse chez McDo (pour changer). Toujours aussi peu de bonheur en amour : une fois je me suis fait larguer parce que j'ai découvert que j'étais allergique au kiwi, une autre fois parce que j'avais dragué un mec que pour rendre son meilleur ami jaloux (bref c'était une période chaotique) .

À partir de mes 25 ans, j'ai décidé de changer les choses et j'ai commencé à être plus ambitieux·se dans mes demandes d'emploi. J'ai suivi une formation par correspondance en comptabilité et gestion. Je l'ai menée à bout et ai été appelé·e pour mes premiers entretiens d'embauche dignes de ce nom. Et après deux années d'efforts, à 27 ans, j'ai enfin décroché un poste dont je pouvais être fier·e : gestionnaire dans une grande banque, et un CDI en plus. Le premier jour de travail j'avais énormément de pression mais j'étais déterminé·e à faire bonne impression. Ce jour-là s'est bien passé, et les suivants aussi. Ce n'était pas le boulot de mes rêves, mais il ne me déplaisait pas et payait bien, ça me suffisait. Il faut dire qu'après tout ça je me contentais de peu.

Et puis un matin en début de printemps, j'ai décidé d'aller me faire une balade en centre-ville. En arrivant sur le quai du métro, j'ai hâté le pas pour ne pas rater celui qui était déjà à quai. Il s'en est fallu de peu : un papier journal m'a fait glisser, et le métro est parti sans moi. Zut, c'était si près ! Aussitôt, une jeune femme qui venait d'arriver m'a aidé à me relever et m'a demandé si tout allait bien. Elle avait l'air gentille, on a discuté un peu. Elle s'appelait Aurélie. En quelques minutes, je la trouvais déjà spirituelle, cultivée, intéressante... Comme elle avait elle aussi prévu de flâner en ville, nous avons décidé d'y aller ensemble. La journée était magnifique : nous avons flâné dans les rues, avons mangé dans un petit resto sympa, bu un

verre et mangé des glaces... Nous avons fini par échanger nos numéros de téléphone et nous nous sommes promis de refaire ça. Nous l'avons effectivement refait, et nous avons fini par sortir officiellement ensemble. Je me sentais tellement chanceux·se d'être avec elle... Ma vie aurait été bien différente sans elle. Nous étions décidé·es à nous installer ensemble, mais il nous a fallu beaucoup de temps pour trouver un appartement qui nous convenait. Quand ça a finalement été le cas, nous nous sommes marié·es et avons essayé de fonder une famille. Ça a été... difficile. On ne sait pas pourquoi ça a été si compliqué. Finalement, par chance, nous avons pu mettre au monde un enfant, Prune. C'était si peu probable, avec tout ce qu'on a vécu ! C'était l'un des plus beaux jours de ma vie...

Trois ans après, à 36 ans, par chance encore une fois, nous avons pu avoir notre seconde fille, Laurie. Les voir grandir était pour moi quelque chose d'exceptionnel. Je voulais leur offrir ce que mes parents n'avaient pas pu me faire. Leurs premiers mots, leurs premiers pas, leurs premiers jours à l'école... Tout n'était pas facile, mais on faisait comme on pouvait. Le plus dur pour moi était de trouver le temps de m'en occuper : plus ça allait, plus mon travail était exigeant et me prenait du temps et de l'énergie. Aurélie semblait elle aussi de plus en plus fatiguée. Elle me disait de temps en temps que mon travail me prenait trop de temps. Mais que voulait-elle que je fasse ? Changer de boulot ? Avec la paye que j'avais déjà la chance d'avoir ? Nos disputes à ce sujet étaient de plus en plus fréquentes... Si bien qu'elle est partie. Ce départ m'a replongé·e dans les souvenirs de mes premières années, lorsque maman est partie.

Dire qu'on s'est séparé·es en bons termes serait faux. Le divorce a été vraiment pénible. On a pris les enfants en garde alternée, mais c'était encore plus difficile avec mon boulot. Pour moi, tout ça a été comme un électrochoc. J'ai pris toutes mes économies pour tenter quelque chose d'autre : j'ai quitté mon travail et me suis inscrit·e en fac de journalisme. Mes filles comprenaient pourquoi je ne pouvais pas m'occuper d'elles autant que je l'aurais dû, et ont été un énorme soutien. À 49 ans, grâce à mon nouveau master en poche et un entretien rondement mené, j'ai enfin pu faire le métier dont je rêvais depuis ado : journaliste d'investigation.

J'avais peur que les débuts soient difficiles, mais ça s'est bien passé et j'ai rapidement trouvé ma place dans l'équipe. J'avais aussi trouvé un bon équilibre pour pouvoir passer du temps avec mes filles : les semaines où elles étaient avec moi, je bossais au bureau, et les autres je me concentrais à fond sur mon travail en allant sur le terrain.

À la même période, mon ex a essayé de se rapprocher de moi. Elle me disait qu'on ne pouvait pas enlever aux filles la période de garde alternée qu'elles avaient vécue, mais qu'on pouvait peut-être relâcher tout ça. Pourquoi ne pas essayer de faire des choses en famille à nouveau ? J'avais trop peur que ça recommence, qu'elle me reproche de ne pas lâcher mon travail. Je n'ai pas cherché à aller dans son sens. Mais mes enfants étaient au courant, et ont commencé à m'en vouloir. J'en ai souffert, mais je ne voyais plus comment concilier une vie familiale complète avec mon nouveau travail, que cette fois je ne quitterais pour rien au monde. Prune et Laurie se sont éloignées de moi. Ça a été une période difficile. Pour essayer d'oublier tout ça, je me suis plongé·e à 100% dans mon travail, mais ça ne m'aidait pas vraiment à aller mieux. Mes collègues les plus proches, Hector et Magalie s'en sont rendu compte et ont essayé de m'aider. Pour me changer les idées, iels m'ont confié une grosse affaire : un grand groupe industriel utilisait un produit qui mettait en danger ses employés, le Camargol. J'ai été particulièrement remuée par le témoignage de l'un des témoins, Jean. Après l'enquête, j'ai

cherché à le revoir. On a pris un verre ensemble. On s'est bien entendu·es. On a remis ça une fois, deux fois, trois fois, et j'ai arrêté de compter. On parlait de tout et n'importe quoi, de ce qu'on avait vécu et ça devenait de plus en plus personnel. Au fur et à mesure des conversations, on a remarqué à quel point on se ressemblait... On s'est rapproché·es, et on a fini par se mettre ensemble. Rien à voir avec ma relation précédente : je me sentais libre et heureux·se... Je ne me suis jamais senti·e aussi bien dans ma tête comme dans mon corps. J'étais serein·e et mon allergie au kiwi s'est même estompée à cette période.

On s'est mis à vivre ensemble. Il m'a dit qu'il avait beaucoup voyagé et avait plusieurs contacts tout autour du monde, et m'a suggéré d'économiser pour qu'on se fasse un voyage autour du monde. C'est mon rêve depuis que je suis gosse... Alors on l'a fait quelques années plus tard. J'ai pu voir l'Égypte, la Grande Muraille de Chine, le Japon, le Grand Nord canadien, et tant d'autres encore... On a fêté mes 57 ans à Hollywood, où on a pu voir les décors des films qui ont bercé mon enfance, mais aussi mon adolescence et ma vie d'adulte... J'avais l'impression de vivre mon rêve d'enfant, même si je n'avais pas prévu que mon corps commencerait à fatiguer. J'ai peur que ma santé m'empêche de profiter de la vie avec Jean.

Où je suis:

On vient de rentrer du Pérou où on a pu voir le Machu Pichu, tout ce voyage était passionnant mais les trajets étaient éreintants, une fois arrivée chez nous, je me suis affalé·e dans le lit, et me suis endormie dans la seconde. À mon réveil, je me retrouve dans cet endroit inconnu.

Je suis arrivé·e dans ce lieu étrangement accueillant, entièrement blanc, dont les bords semblent s'effacer comme une sorte de brume. Je ne ressens ni faim, ni froid, ni fatigue, mais pas non plus d'envie particulière de partir.

Avec moi, 7 personnes d'âge variable.

Mon état d'esprit:

Je suis content·e et fier·e d'avoir pu enfin réaliser mon rêve d'enfant, je peux enfin me concentrer sur moi-même, sur ma santé qui commence peu à peu à décliner. Aujourd'hui, je me sens bien, mais je suis terrifié·e à l'idée que ça ne puisse pas durer autant que je le veuille.

Mémo : Qui je connais ?

Marie Artman : Ma mère qui est partie sans raison

Patrick Artman : Mon père, mort d'un cancer quand j'avais 20 ans

Kiwi : Le chat de mon enfance

Gwen : Mon premier petit ami rencontré en 3e

Aurélie : Mon ex-femme et mère de mes enfants

Prune et Laurie : Mes filles de 21 et 23 ans avec qui je suis en froid

Hector et Magalie : Des collègues sympas

Jean : Mon tendre ami